

PROLOGUE

UNE FAMILLE



Le 20 juin, jour anniversaire de la mort de Dominique Annequin, sa veuve, née Antoinette Béthonsart, trônait au milieu de ses quatre fils, de ses deux brus, de ses trois petits-enfants. Cette entente des siens, dont elle doutait souvent, que parfois, à la vérité, elle croyait menacée, qu'elle parvenait toujours à refaire ou à maintenir, apparaissait en ces heures-là à tous les yeux. Ce jour de deuil était son jour de gloire.

Il se déroulait suivant un ordre qui s'était établi tout de suite et avait paru si naturel à tous que, depuis quatre années, chacun semblait avoir à cœur de s'y conformer. Ainsi, les familles s'enveloppent d'un certain climat, se donnent des symboles, instituent pour leur propre usage un culte dont les formes leur paraissent indispensables et deviennent inamovibles.

La journée était exclusivement vouée au mort. Dès les premières heures de la matinée, point d'occupation importante dans laquelle il ne fût en tiers, point de pensée qui, en quelque manière, ne se rapportât à lui. Congé était donné aux travaux. Ceux qui croyaient priaient dans leur paroisse.

Dominique reprenait pour un moment la place que, vivant, il avait si jalousement remplie.

Mme Annequin mère habitait au centre de la famille, chez l'aîné de ses fils, M<sup>e</sup> Hervé Annequin, avocat à la cour. Dans cet hôtel vaste et somptueux, elle avait voulu que son appartement fût le plus médiocre et le plus incommode – deux pièces exiguës au second étage, sur le jardin. On dut consentir à ce qu'elle fit ranger là les meubles vulgaires et solides qui, depuis quarante ans, avaient formé le cadre de sa vie : le lit de chêne et les armoires de sa chambre de mariée, les sièges « sac arabe » et le secrétaire d'acajou du salon conjugal. Elle était chez elle parmi ces humbles choses, entre ces murs étroits couverts de photos et de souvenirs. Elle interdisait aux domestiques ces lieux qui étaient son retrait et son bien. Elle avait toujours, seule, rangé sa chambre, épousseté et ciré ses meubles, fait son lit, vidé ses eaux. Elle continuait. Que d'autres commettent ces soins à des domestiques, des étrangers. Pour elle, c'était une question de dignité : nul n'a rien à voir avec l'intimité d'une femme. Et si son fils l'exhortait à se faire servir, lui offrait un appartement plus beau, des meubles plus élégants et lui remontrait que sa singulière modestie faisait jaser les gens, elle lui répondait qu'ainsi elle avait toujours fait et qu'elle s'en trouvait bien. « Si je m'étais fait servir, Hervé, disait-elle, ni vous ni vos frères ne seriez ce que vous voilà devenus. »

Le 20 juin, à huit heures, elle entendait la messe à Sainte-Opportune. José, son petit-fils, se tenait debout près d'elle. Il avait dix ans ; il savait. Elle lui enjoignait de joindre les mains, de prier pour son aïeul. Elle aussi joignait les mains et disait le *Notre Père*. Sa foi n'était point ardente, mais elle croyait, comme il se doit, que le bon Dieu porte au compte des morts la fidélité des vivants.

Elle se relevait tranquille. Elle pensait que si trois de ses

filis délaissaient la religion de leur père, son fils prêtre, à cinq heures, avait dit la messe pour Dominique et pour tous les Annequin sous terre et dessus. À l'autre bout de la ville, à Saint-Sévère, la femme de Blaise aussi priait en ce moment – et ses deux filles avec elle.

Maintenant, le cérémonial laïc allait commencer. À dix heures, elle monterait en voiture. Elle verrait, devant elle, Hervé, qui aime conduire, et Lola, sa femme, près de lui.

On filerait vers le cimetière de Dieulaine, par cette route qu'elle connaissait si bien, qu'elle avait si souvent naguère parcourue pour aller à la ville. Mais c'était alors, dans le petit tramway à vapeur qui sentait l'eau chaude et le charbon, ou à pied, pour faire l'économie d'un billet – et le sac à provisions pesait lourd à son bras.

Peut-être apercevrait-on la voiture de Blaise devant soi : Blaise et Blanche, Martine et Colette.

Le rite collectif commençait vers onze heures, devant le cimetière de Dieulaine.

Noël, qui venait de loin, arrivait le premier. Descendu du train vingt minutes plus tôt, il avait refait à pied cette route familière à son enfance, au bout de laquelle était l'enclos des tombes.

Il ne croyait pas à la vertu de ces cérémonies et pensait que le culte des morts est dans le cœur. Mais il obéissait comme les autres. Irrité par les siens, leurs préjugés et leurs craintes, il ne savait si ce qui pressait son pas, c'était la colère ou le désir de les revoir. Il ne s'arrêtait que devant la grille, se voyant seul. Alors, il revenait sur ses pas ; il se mettait à aller et venir dans l'allée de tilleuls ; il reprenait doucement haleine, et le bruit de la cendre sous son pied faisait lever des souvenirs. Ainsi, sous les arbres, se pressaient des ombres tristes et ravissantes.

Sans qu'il s'en fût aperçu, Remy était là. Le petit cabriolet silencieux s'arrêtait près de la grille. Remy en descendait sans bruit, fermait soigneusement à clé la portière, rectifiait avec attention les plis de sa soutane et, la main tendue, s'avavançait

vers son frère. « Il n'est pas onze heures ? » disait-il. Car deux frères qui se retrouvent ne pourraient sans gêne, s'ils ne parlaient, se regarder en face. Et que se dire ? Noël avait aussi une peur panique du silence. Il répondait longuement, narrait en détail son voyage sans histoire, disait que les blés d'ici étaient plus beaux que les siens. Il épiait le cri du klaxon qui annoncerait au loin l'arrivée des « autres » et sa délivrance.

Enfin, le rauque appel, du côté de Lauveciennes. « Les voilà », disait l'un. L'autre répondait : « Ils ne se sont pas fait trop attendre. » On se rapprochait de la route. On avait encore le temps de se demander : « Est-ce Blaise ? Est-ce Hervé ? » D'ajouter : « Leurs voitures sont si pareilles... » Presque en même temps, au carrefour, les deux limousines paraissaient, laque noire, glace et argent. « Ils sont ensemble, comme l'an dernier... »

On devinait derrière le pare-brise le glabre visage d'Hervé, l'étrange figure de Lola, toute peinte, et au fond, près de José, la grand-mère, dure et droite dans son manteau de drap noir. Le cœur de Noël battait fort, tout son visage riait, mais c'est Remy qui ouvrait la portière, qui aidait sa mère à descendre, qui, le premier, lui tendait ses joues.

Presque en même temps, l'autre voiture se rangeait au bord de l'allée. Et tous les Annequin vivants se trouvaient rassemblés autour de la mère veuve.

C'était le meilleur moment. Dans ce désordre, Noël ne retenait plus son exubérance. Les enfants se jetaient à son cou. Il se faisait sous les branches un bruit à faire fuir tous les oiseaux. Antoinette Béthonsart épiait le visage des deux fils qui l'avaient quittée ; elle se retenait de les interroger déjà sur les soins qu'ils prenaient d'eux-mêmes, de demander à Remy s'il suivait son régime, à Noël s'il dormait assez. Quand Noël et Remy avaient reçu le baiser de leur mère, serré la main de Blaise et de Blanche, d'Hervé et de Lola,

écarté José, Martine et Carole, un silence passait. Et l'on s'apercevait qu'il manquait quelqu'un.

C'est Hervé qui disait à Noël :

– Isabelle ne t'a pas encore accompagné ?

Noël revenait à lui et se mettait à souffrir. Il haussait les épaules ; il secouait la tête. Antoinette lisait son mal et pinçait les lèvres. Depuis quel temps disait-on : « L'an prochain, Isabelle ne sera plus là... » Elle s'acharnait, usant son fils qui, déjà, avait bien assez de sa misère.

– Qu'en penses-tu, docteur ? demandait pauvrement Noël.

– Oh ! faisait Blaise, ces maladies-là...

Alors, Noël lisait sur la face de Blanche, sur la face de Lola, une pitié si parfaitement composée, qu'il tournait le dos à tous et marchait vers la grille. On se regardait avec indignation. Mais qu'attendre de cet homme qui semblait n'avoir souci que de tout gâcher, la vie des autres après sa propre vie ? Il fallait prendre patience, sauver au moins cette journée. Blaise haussait les épaules. Antoinette Béthonsart murmurait : « Bah ! C'est un malheureux ! »

Alors, derrière Noël, on entrait dans le cimetière.

Les dalles luisaient sous le soleil de midi. La chaleur amassée dans l'enclos brûlait les yeux et les lèvres. Dans l'herbe rousse, un grillon chantait. Les pas traînaient dans la cendre.

José avait dix ans ; Martine huit. Ils connaissaient déjà le lieu où reposait le grand-père ; déjà ils savaient les rites, les vetos ; ils marchaient en silence derrière leur oncle. Mais Carole courait en gazouillant lui prendre la main. Sans attendre un ordre, José la faisait taire. Antoinette Béthonsart en concevait quelque fierté.

On s'assemblait en demi-cercle devant le caveau. Cinq corps déjà gisaient là, qui avaient été Annequin par le sang ou par le mariage. Au pied de la croix, la liste des noms s'allongeait sur la dalle de granit. Et, à chaque retour, avant même

de se recueillir ou de prier, chacun relisait ces inscriptions qui allaient pâlisant, ces dates – inventaire d'un passé qui continuait en lui-même.

*Vital Annequin*

1830-1900

*Rose Annequin, née Hayette*

1835-1901

*Caroline Annequin*

1857-1905

*Florent Annequin curé*

1855-1910

*Dominique Annequin*

1863-1917

R. I. P.

Les yeux s'arrêtaient sur le dernier nom. « Déjà cinq ans », disait quelqu'un. Blanche et Lola disposaient les roses.

Alors, Antoinette Béthonsart, avec précaution, pour ne pas froisser ou souiller sa robe, s'agenouillait sur le banc de pierre. Et les enfants l'imitaient.

Les autres demeuraient debout.

Sur cette tombe, qui demandait à Dieu pardon pour cette famille abattue ? Antoinette, la survivante, Remy, son fils prêtre ? Blanche, Lola peut-être, fidèles à leur condition de femme, habituées à faire, à l'heure dite, ce qu'il faut : enfanter, pâtir, prier. Peut-être les petits-enfants. Les trois hommes qui se tenaient debout derrière ne cessaient d'appartenir à leur maison, à leur destin, aux pensées familières de leur vie.

Là, devant la tombe où gisait cet homme qui les avait faits ce qu'ils se voyaient, au prix de chacun de ses jours et d'une persévérance inhumaine, Hervé demeurait l'avocat,

Blaise le médecin ; s'ils évoquaient leur père, ce n'était point pour appeler sur lui et ses péchés la clémence de ce Dieu en qui, ayant cessé de pratiquer, ils ne cessaient de croire, mais pour rendre grâce à cet instituteur de leurs années de collège, de leurs diplômes, de leurs titres de bourgeoisie, de l'estime qu'ils inspiraient à tous, de l'envie qu'ils inspiraient à certains, de leurs vertus solides et de cet avenir que toucherait certainement la gloire. Ils pensaient ainsi, de temps en temps, payer leur dette.

Le moment et le lieu leur semblaient propices à ce devoir.

Noël, devant cette tombe, ne pouvait arriver à se recueillir. D'être là, même, le surprenait. Considérant cette assemblée, à part soi il en faisait une caricature sévère et noire ; il répudiait cette famille, ces trois générations d'étrangers. Mais voyant sa mère inclinée sur la pierre, abîmée dans cette vision qui l'enlevait au monde, il l'enviait.

Entre cette femme qu'il aimait et les enfants de cette femme, qu'était-il ? À demi rêvant, il remontait l'inscription funéraire : Dominique Annequin, l'instituteur, Florent Annequin, le curé... C'est à sa tante, Caroline Annequin, qu'il se reliait le mieux, cette fille dure qui, pour que ses frères allassent à l'école, s'élevassent d'un degré, était demeurée vierge et paysanne ; à ce Vital Annequin, son aïeul, qu'on avait, à soixante-dix ans, ramené dans sa ferme, terrassé par un coup de sang, couché sur un brancard, près de sa faux ; à Rose Hayette, la servante épousée qui, usée de maternités et de besognes, ne cessait de rêver et, devenue blanche et toute bossue, chantait, en cousant, des chansons d'amour.

Ainsi, Noël était reconduit à Isabelle. Plus pauvre encore que Rose, car elle venait de la ville ; moins pure, car elle avait travaillé dans les fabriques. Mais, ayant accueilli Rose, pour payer tribut il fallait nier Isabelle. Isabelle Torquetienne – « la Torquetienne », comme Blanche plaisamment

la nommait – agonisait maintenant d'un cancer, à Charmelle, dans sa maison. Et c'était bien commode pour tous : on restait entre soi. À cette image, le sang de Noël battait contre ses tempes, ses dents se serraient, ses yeux se brouillaient. « Isabelle, mon amour... » Devant cette tombe, il pleurait sur une vivante. Et Blaise qui l'observait, voyant ses larmes, le jugeait plus malade encore qu'il ne le croyait.

Lentement, Antoinette Béthonsart se relevait.

Ses yeux étaient secs, ses lèvres tranquilles. « Allons ! » disait-elle. Et autour d'elle, le cortège se reformait. Le cimetière était une cuve ardente. Les enfants fuyaient à pas de loup vers l'ombre de l'allée. Le tabou du silence, au retour, perdait de sa sévérité. On parlait de la beauté des tombes. On déchiffrait de nouveaux noms.

C'est chez les Hervé qu'avait lieu le déjeuner anniversaire. Lola craignait que le repas fût manqué et médissait des domestiques. On se hâtait de rejoindre les voitures. Noël montait près de l'abbé.

Les gens du village attendaient derrière leurs fenêtres « la procession Annequin ». Chacun, suivant des yeux le défilé d'autos silencieuses et très luisantes, se disait : « On sait bien pourtant d'où ils viennent. » Et les plus anciens revoyaient Vital Annequin, l'aïeul, assis sur son cheval, regagnant au soir la ferme des Gohelles.

Vital Annequin, on pense encore à vous. Vous auriez bientôt cent ans, il s'en faut de quelques étés. Sans doute ne célèbre-t-on plus votre anniversaire. Car la mort du dernier fils fait reculer l'aïeul dans la légende et il cesse d'être un témoin, pour se changer vraiment en souvenir. Mais on aime savoir que vous avez existé dans le temps, au milieu d'un village. À ceux-ci, les vôtres, vous apparaissez tel qu'ils peuvent vous voir sur l'unique photographie que l'on prit jamais de vous, debout dans votre redingote des grands dimanches, une main posée sur un guéridon près de votre beau chapeau. Et quand il passe en face du chemin qui mène aux Gohelles, Hervé, votre petit-fils, ne manque pas de laisser aller doucement sa voiture, d'étendre solennellement le bras gauche du côté des champs et de dire à José : « Là, mon petit, sont les Gohelles. » Après un peu de temps, comme s'il continuait à penser, il murmure avec un sourire humble et satisfait : « En somme, c'est de là, vois-tu, que nous sommes tous partis. » Qu'importe si Lola juge de mauvais goût ce rappel d'une basse origine : c'est une étrangère, une fille de marchands sud-américains. Qu'importe si José pense qu'il aimerait mieux

descendre d'un palais : c'est un petit enfant, et qui sait ce qu'il deviendra ? Vous êtes la souche que ne peuvent renier ces rameaux ; votre sève rouge coule dans leurs veines pâles et bouscule leur cœur. Pendant soixante ans, vous avez marché du fournil à la grange, de l'étable aux labours, pataugé dans la boue et le fumier, offert vos mains et votre front à la gelée et aux canicules, pour que ceux-ci puissent vivre comme ils le font, en montrant leurs dents délicates et manger avec une fourchette des gâteaux de miel et d'amandes. Quelques-uns demanderont ce qu'ils y ont gagné et si cela vaut votre sacrifice. Mais ce sont gens que les sottises du jour mettent hors de leur bon sens. Car vous savez bien, vous, Vital Annequin, que c'était beau. Il était beau que Dominique fût maître d'école, que Florent fût curé, et que Caroline se sacrifiât à d'aussi grands desseins. Et si vous pouviez lire à peine, si vous ne preniez une plume que pour tracer votre nom sur un acte de notaire quand un lopin s'achetait ou se vendait, vous savez bien, à voir ces bourgeois sortis de vous et qui sont grands dans la ville, qu'on ne peut vous disputer votre part de gloire. Le bon arbre monte haut et s'étend au-dessus de la terre. Si vous regardez ce jour d'été, vous trouvez votre récompense à voir tout le village penché sur ce cortège.

Dans la ville, le passage des Annequin soulevait moins d'émoi. Bien des gens saluaient les frères, mais, ignorant le sens de ce cortège, ils n'avaient point lieu de méditer sur l'ascension des familles. Ils ignoraient l'instituteur. C'était mieux ainsi.

Noël, ne pouvant tirer vanité d'une grandeur dans laquelle il jouait le parent pauvre, avait hâte qu'on fût arrivé, pour en finir au plus tôt avec ces rites. Déjà il se sentait seul et luttait contre la tristesse. Il voyait Isabelle gisante sous son drap, dans la chambre toute close au soleil de midi. Elle comptait les heures et, pour lire l'horloge, soulevait sa face jaune et décharnée. La servante allait lui apporter sa tasse de bouillon, arranger ses oreillers. Il en voulait à cette ville qui se refermait sur lui : elle appartenait à ses frères ; il n'y trouvait pas de place. Il en voulait au curé, dévisageait sa face lisse, gracieuse, froide et se surprenait à s'écarter de son élégante soutane. Comment pouvait-il tant espérer de tels jours ? Déjà il avait exprimé tout le bonheur de celui-ci ; c'était une écorce vidée. Redevenu ce dur homme qui faisait peur aux siens, il sentait ses lèvres s'étirer, faire un sourire. Et

à voir ces voitures processionnant, à se voir incorporé dans ce cortège, il se jugeait ridicule avec tous les autres.

– Grotesque, disait-il.

– Qu'est-ce qui est grotesque? demandait doucement l'abbé.